produire, dont le participe passé *bhavayata* est le corrélatif exact du latin *fœtus*. V. FEMME). Physiol. Animal formé et vivant, mais non encore sorti du sein de la mère : *Des hommes de génie peuvent tomber impunément dans quelques erreurs sur la formation d'un* FŒTUS *et sur celle des montagnes; les femmes font toujours des enfants comme elles peuvent, et les montagnes restent à leur place.* (Volt.)

— **Syn. Fœtus, embryon.** V. EMBRYON.

— **Encycl.** On désigne sous le nom de *fœtus* le produit de la conception vers le troisième mois de la vie intra-utérine, alors que toutes les formes du corps sont parfaitement distinctes l'une de l'autre. Depuis le moment de la fécondation jusqu'à cette époque, le *fœtus* porte le nom d'embryon. A la fin du troisième mois, la longueur du *fœtus* est de $0^m,12$ à $0^m,15$, et son poids de 100 à 125 gr. On distingue déjà le sexe; les traits du visage sont bien dessinés, les téguments minces, transparents, rosés; les ongles commencent à paraître sous forme de petites plaques. Un mois plus tard, le *fœtus* a doublé de poids. Les fontanelles et les sutures de la tête sont très-amples. On aperçoit quelques cheveux courts et blanchâtres; la bouche, les yeux, les narines sont formés. Les muscles se dessinent à travers la peau qui commence à se couvrir d'un léger duvet. Le *fœtus* peut exécuter des mouvements et vit même quelques heures lorsqu'il naît à cette époque. A cinq mois, le poids du corps varie entre 300 et 360 gr.; sa longueur est d'environ $0^m,25$. La peau offre plus de consistance, moins de transparence, et la tête un grand nombre de petits cheveux argentins. Les ongles sont très-visibles; le cordon ombilical s'insère un peu au-dessus du pubis, et le méconium se trouve dans l'intestin grêle. A six mois, la longueur du corps est de $0^m,30$ à $0^m,35$; son poids de 400 à 500 gr. La peau présente quelques parcelles d'enduit sébacé et l'on peut distinguer le derme de l'épiderme. Les yeux sont fermés; les paupières, minces, sont hérissées sur leur bord libre, ainsi que les sourcils, de petits poils très-fins. Les ongles sont solides; les testicules sont encore dans la cavité abdominale; mais le scrotum est formé, très-petit et d'un rouge vif. Chez le *fœtus* femelle, les organes génitaux sont également développés; les grandes lèvres, très-marquées, sont séparées par le clitoris. A sept mois, le *fœtus* acquiert une longueur de $0^m,32$ à $0^m,36$; les os du crâne sont saillants à leur partie moyenne; tous les organes acquièrent plus de consistance et s'accroissent proportionnellement; la peau est fibreuse, les cheveux plus longs; les ongles entièrement développés; les paupières entr'ouvertes. L'iris disparaît; mais, selon Velpeau, cette membrane n'aurait pas encore existé. Elle se formerait, d'après le même auteur, par un simple anneau qui s'accroît d'une manière concentrique pour ne laisser, au bout de quelque temps, que l'ouverture pupillaire. Les testicules commencent à descendre dans les bourses. Le méconium se trouve presque exclusivement dans le gros intestin. Du septième au huitième mois, le *fœtus* s'accroît beaucoup plus en épaisseur qu'en longueur. Il n'a, en effet, au huitième mois, que $0^m,40$ ou $0^m,45$ de long, tandis qu'il pèse de 2 kilogr. à 2 kilogr. 500 gr. La peau est rouge, couverte de duvet et d'un enduit sébacé ou *vernis caséeux*. Le scrotum renferme un testicule, presque toujours celui du côté gauche. L'ombilic se trouve, à $0^m,02$ près, au point correspondant au milieu du corps. Enfin, au neuvième mois, à terme, le *fœtus* présente une longueur ordinaire de $0^m,50$ à $0^m,60$; il pèse 3 kilogr. ou 3 kilogr. 500 gr. Les os du crâne, sans être encore soudés, sont très-rapprochés les uns des autres. Les poumons sont rouges, compactes, semblables au tissu du foie; le cordon ombilical s'insère presque toujours au milieu de la longueur totale du corps. On a souvent exagéré le poids et la longueur des enfants à la naissance; cependant, on en a vu qui pesaient jusqu'à 9 kilogr. En général, on peut dire que le *fœtus* s'accroît rapidement pendant les trois premiers mois de la grossesse, que cet accroissement se ralentit pendant les trois mois suivants, pour s'accélérer ensuite durant le dernier trimestre.

Le *fœtus*, dans le sein de la mère, est ordinairement placé la tête en bas et les pieds en haut. « Il est recourbé, dit Cazeaux, sur sa partie antérieure, de manière que la tête est le plus souvent fléchie; le menton appuie sur la partie antérieure et supérieure de la poitrine, et, suivant Dubois, le cou est si court, qu'il suffit, pour qu'il en soit ainsi, d'un léger degré de flexion de la tête; les pieds sont relevés sur le devant des jambes; celles-ci, fortement fléchies sur les cuisses, qui sont elles-mêmes appliquées contre la face antérieure de l'abdomen; les genoux sont écartés, les talons rapprochés l'un de l'autre et appliqués contre les fesses; les bras sont appliqués sur les côtés du thorax, les avant-bras fléchis et croisés sur le devant du sternum, comme pour loger le menton entre les deux mains. Le *fœtus*, ainsi replié sur lui-même, forme un tout à peu près ovoïde, dont le plus grand diamètre est de $0^m,28$ environ, dont la grosse extrémité, représentée par l'extrémité pelvienne, est tournée vers le fond de la matrice, et la petite, constituée par l'extrémité céphalique, regarde en bas. Cette attitude accroupie ne peut être l'effet de la pression exercée par les parois utérines sur l'enfant, puisque celui-ci est dans une cavité beaucoup plus grande que son volume total. » Cette position de l'enfant dans la poche qui le renferme est due à deux causes principales : la première, c'est que, le *fœtus* nageant dans un liquide et présentant, dans les premiers mois de la vie intra-utérine, une tête beaucoup plus volumineuse et plus dense que les autres parties du corps, il tend, en vertu du poids spécifique de l'extrémité céphalique, à prendre cette position renversée qu'il conserve durant tout le temps de la gestation. La seconde cause, c'est que la matrice se développe d'abord aux dépens de son fond. Elle est très-évasée à sa partie supérieure, tandis que, au contraire, elle est très-étroite du côté du col. Le *fœtus*, en se pelotonnant, présente une extrémité pelvienne plus volumineuse que l'extrémité céphalique; et, par suite des mouvements auxquels il est soumis, il se place de façon que la partie la plus volumineuse se trouve dans le point le plus élargi de l'organe qui le contient.

— FONCTIONS DU FŒTUS. *Nutrition*. Tout le monde admet que la nutrition du *fœtus* se fait aux dépens des liquides maternels; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont s'effectue la transmission des principes nutritifs. Selon les uns, la face interne de l'utérus sécrète un liquide particulier qui se répand dans la cavité amniotique, où le *fœtus* vient le puiser; selon les autres, le placenta maternel est le seul organe destiné à fournir les matériaux de la nutrition, et le cordon ombilical est l'unique voie de transmission. Ces deux opinions contiennent l'une et l'autre une partie de la vérité, mais aucune d'elles ne doit être exclusive. En effet, dans les premiers jours de la conception, alors que le placenta ni le cordon ne sont encore formés, l'ovule ne peut être alimenté que par une espèce d'endosmose qui se fait à travers ses parois. De plus, en abandonnant la vésicule ovarienne, l'œuf se trouve enveloppé de granulations proligères, et celles-ci servent évidemment à sa nutrition pendant son passage à travers les trompes de Fallope. Il en est de même du liquide albumineux qui humecte la membrane vitelline. Arrivé dans la cavité de l'utérus, l'œuf se trouve en rapport avec la muqueuse de cet organe; il est entouré de villosités, qui aspirent les produits de la sécrétion utérine, pour les faire pénétrer dans son intérieur, comme les radicules d'un arbre absorbent les principes nutritifs répandus dans le sol. Dès que le placenta et le cordon sont organisés, les villosités choriales s'atrophient et la nutrition commence alors à s'opérer d'une autre manière. Le liquide amniotique, sécrété par l'organe maternel, contient des principes nutritifs, de l'albumine, de l'osmazome et des sels. On a pu nourrir, dit Cazeaux, pendant quinze jours, des veaux nouveau-nés avec de la liqueur amniotique fraîche. Le *fœtus* puise une partie des éléments de sa nutrition dans les liquides de l'amnios par l'absorption cutanée et par celle du canal intestinal. Pour certains auteurs, le placenta de la mère est le principal agent de la nutrition du *fœtus*. Sans admettre, en effet, de communication directe entre les vaisseaux de la mère et ceux du *fœtus*, on peut croire que, par suite du contact étendu qui existe entre l'appareil vasculaire des deux placentas, il se fait une transsudation de la partie la plus liquide du sang maternel, laquelle est absorbée et mêlée au sang fœtal; que ce fluide transsudé et chargé d'oxygène vient à la fois hématoser le sang du *fœtus* et lui fournir des matériaux de nutrition (Van Huevel). Ces matériaux, une fois mélangés avec le sang, sont destinés au développement des organes. Lee pense qu'ils doivent subir une certaine élaboration, d'abord dans le foie, puis dans l'intestin. « Ainsi, dit Tarnier, portés par la veine ombilicale dans le foie énorme du *fœtus*, ces éléments y subissent des modifications pour former un composé nouveau, albumineux, nutritif, qui est versé avec la bile dans le duodénum; là, ce mélange est partagé en partie récrémentitielle, qui est reprise par les vaisseaux absorbants, comme chez l'adulte, et en partie excrémentielle, chargée de carbone, qui constitue le méconium. » La nutrition du *fœtus* est complétée par la fonction glycogénique du placenta découverte par Claude Bernard.

Respiration. La respiration du *fœtus* est bien différente de celle de l'adulte, puisque l'air atmosphérique ne saurait arriver jusqu'à lui. Cependant le sang du premier éprouve une modification analogue à celui du second. Cette modification aurait lieu, d'après Béclard, dans les poumons, où le liquide amniotique arriverait par les voies aériennes; selon Geoffroy Saint-Hilaire, le *fœtus* absorberait de l'air ou un gaz vivifiant par des espèces de trachées répandues à la surface du corps, comme chez les insectes, ou bien encore par de petites fissures que portent les jeunes embryons sur les parois latérales du cou. On a comparé ces fissures à l'appareil branchial des poissons, et on leur a donné, à cause de cette analogie, le nom de *fissures branchiales*. Tel serait le mode de respiration des premiers jours d'existence de l'embryon; mais, plus tard, après le développement de l'allantoïde, dit Cazeaux, les villosités choriales, devenues vasculaires, se trouvent immédiatement en contact avec les vaisseaux hypertrophiés de la muqueuse, et, dès lors, le sang fœtal peut puiser dans ce contact des éléments d'hématose. A mesure que ce contact devient plus intime et plus multiplié, le placenta s'organise et constitue une masse compacte qui devient le siége d'une respiration placentaire. Ce placenta est, en effet, organisé tout entier de manière à établir un rapprochement aussi grand que possible entre le sang de l'embryon et le sang de la mère. Ce contact médiat, par suite duquel les deux fluides sont séparés par des membranes fines, établit entre le sang du *fœtus* et celui de la mère le même rapport qui existe, dans le poumon de l'adulte, entre le sang veineux et l'air atmosphérique. Dans les poumons, le sang est mis en rapport avec l'air inspiré; dans le placenta, il n'y a point d'air, mais il y a une très-grande quantité de vaisseaux de la mère, dont les parois excessivement fines sont en contact avec les radicules ombilicales, dont les parois sont aussi minces et transparentes. Si donc le sang du *fœtus* est tellement en rapport avec celui de la mère, qu'il n'y ait que des parois subtiles et minces qui les séparent, il est très-vraisemblable qu'il se passe des phénomènes analogues à ceux qui s'opèrent à travers les parois des vaisseaux pulmonaires entre le sang veineux de l'adulte et l'air atmosphérique.

Circulation. L'appareil circulatoire du *fœtus* diffère de celui de l'adulte : 1° par le trou de Botal qui existe chez le premier, tandis qu'il est oblitéré chez le second; 2° par la présence du canal artériel, qui fait communiquer largement l'artère pulmonaire avec l'artère aorte du *fœtus;* 3° par l'artère ombilicale presque complétement oblitérée chez l'adulte; 4° par la veine ombilicale qui se divise pour former d'abord le *canal veineux* et plus loin le canal de réunion. V. CIRCULATION.

Innervation. « La plupart des fonctions de l'encéphale, dit Jacquemier, restent dans un état complet d'inactivité pendant la vie intra-utérine. » Cependant, chez le *fœtus* un peu âgé, la sensibilité est très-développée; on peut facilement s'en convaincre en comprimant les parois de la matrice; le *fœtus* exécute aussitôt des mouvements pour s'y soustraire. Une expérience plus concluante encore consiste à ouvrir le ventre d'une hase pleine, de manière toutefois à respecter les parois de la matrice qui laisse voir par transparence le *fœtus* qu'elle contient. Si l'on saisit alors avec une pince la patte d'un des petits lapins, on le voit immédiatement s'agiter pour échapper à la douleur. Les fonctions du système nerveux chez le *fœtus*, dit Cazeaux, sont, comme chez l'adulte, soumises à une intermittence d'action ou à une périodicité d'où résultent la *veille* et le *sommeil*. A ce point de vue, le *fœtus* est encore comparable à l'enfant nouveau-né. Quand celui-ci dort, il suffit, pour l'éveiller, de l'exciter un peu vivement et à plusieurs reprises avec le bout du doigt, et, au moment de son réveil, il exécute presque toujours des mouvements brusques. Même chose a lieu, sans aucun doute, pendant la vie intra-utérine, et quand on cherche à provoquer des mouvements actifs du *fœtus* en comprimant l'utérus, on le tire probablement du sommeil pour le faire passer à l'état de veille. C'est à ce moment qu'il exécute des mouvements perçus par la main appliquée sur l'abdomen.

Sécrétions. Les principales sécrétions du *fœtus* sont celles de la bile, du méconium et de l'urine. Le foie est le viscère le plus volumineux du *fœtus*. A trois mois, il n'offre pas encore la structure granulée, et la vésicule du fiel consiste en un filament blanchâtre renflé à son extrémité inférieure. A cinq mois, le tissu du foie est plus ferme, la vésicule du fiel est très-apparente, et la bile commence à être sécrétée. A sept mois, la vésicule biliaire est remplie, et le liquide se trouve même en assez grande quantité dans l'intestin. Le méconium est un mélange de bile avec le produit de la sécrétion muqueuse intestinale. Dans les premiers temps de la vie fœtale, le tube digestif est simplement humide; mais, vers le troisième mois, commence une sécrétion plus abondante, et, jusqu'au cinquième, le méconium se trouve dans l'instestin grêle; ce n'est que plus tard qu'il passe dans le gros intestin, et, vers la fin de la grossesse, il se concentre dans le rectum. L'urine est expulsée dans l'amnios par le canal de l'urètre, à mesure qu'elle est sécrétée, et cette sécrétion commence de bonne heure, dès que les reins se sont développés. V. VIABILITÉ et SUPERFÉTATION.

FOFFA s. f. (fo-fa). Chorégr. Danse portugaise très-libre.

FOGARAS, ville d'Autriche, dans la Transylvanie. V. FAGARAS.

FOGARASSY (Jean), jurisconsulte, grammairien et lexicographe hongrois, né à Kasmark en 1801. Il fit ses études à Saros-Patak, fut admis au barreau en 1829, et remplit divers emplois publics avant, pendant et après la révolution de 1848-1849, entre autres celui de conseiller au ministère des finances. M. Fogarassy est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages de jurisprudence et d'économie politique : *Principes du droit privé hongrois* (Pesth, 1839); *Droit d'échange et de commerce hongrois* (Pesth, 1840); *Dictionnaire de commerce* (1845, 2 vol.); *Banque hongroise* (1848); mais il doit surtout sa réputation à ses travaux de linguistique sur la littérature de son pays. Le plus important de ces derniers ouvrages est son *Esprit de la langue hongroise* (Pesth, 1845). Citons en outre : *Métaphysique de la langue hongroise* (Pesth, 1834); *Lexique hongrois-latin pour l'étude du droit et de l'économie politique* (Pesth, 1835); *Dictionnaire hongrois-allemand* (Pesth, 1836, 2 vol.).

FOGEL (Martin), médecin allemand, né à Hambourg en 1632, mort dans cette ville en 1675. Il passa son doctorat à Padoue, puis devint professeur de logique et de métaphysique au gymnase de sa ville natale. Outre plusieurs ouvrages manuscrits, on a de lui : *Joachini Jungii præcipuæ opiniones physicæ passim receptæ, etc.* (Hambourg, 1679, in-4°). — Charles-Jean FOGEL, fils du précédent, fut avocat à Hambourg. Il publia quelques écrits et laissa deux fils : Théodore-Jacques et Jean-Henri FOGEL, qui ont publié : *Indication sur trois cents enfants de la ville de Hambourg* (1735, in-8°); *Liste des Hambourgois qui sont parvenus à des dignités ecclésiastiques dans les pays étrangers* (1738, in-4°).

FOGELBERG (Rengt-Erland), célèbre sculpteur suédois, né à Gothembourg le 8 août 1786, mort en 1854. Son père, habile fondeur en cuivre, le destina d'abord à lui succéder et lui fit apprendre son état. Mais le jeune Fogelberg, que poussait une vocation plus élevée, employait tous ses moments libres à dessiner, à modeler, à dévorer tous les livres d'art et d'histoire qui lui tombaient sous la main. Bientôt l'atelier paternel lui devint trop étroit; la ville de Gothembourg elle-même ne lui offrit plus assez de ressources pour ses études de prédilection il exprima le désir de se rendre à Stockholm. Ce désir affecta péniblement son père, qui voyait s'évanouir ainsi sa plus chère espérance; il y céda, néanmoins, sans trop d'opposition; et bientôt Fogelberg, alors âgé de dix-huit ans, entra comme élève dans l'atelier de Rung, ciseleur de la cour. Là, ses progrès furent rapides; il suivait, en même temps, les cours de l'Académie des beaux-arts, près de laquelle il ne tarda pas à être nommé agrégé. L'illustre Sergel, qu'une vieillesse maladive empêchait de fréquenter l'Académie, ayant témoigné le désir de voir les travaux du jeune artiste, celui-ci porta dans son atelier tous les modèles en plâtre et en terre qu'il avait exécutés. Sergel les examina avec attention; puis indiquant du doigt une esquisse d'une statue de Philoctète, « Je garde celle-ci, » dit-il. Cette parole, jointe aux encouragements que lui prodigua le grand maître, décida de l'avenir de Fogelberg. Il se livra dès lors, tout entier à la statuaire.

A cette époque (1814), une agitation extraordinaire régnait en Suède, dans le monde des intelligences. Une lutte semblable à celle des romantiques et des classiques en France y partageait les esprits en deux camps. Les novateurs, sous le nom de *phosphoristes*, jetaient hardiment l'anathème à ces importations de l'étranger qui, pendant si longtemps, avaient encombré la littérature nationale et entravé son essor; ils voulaient que l'inspiration ne relevât plus désormais que de la nature, des mœurs et des traditions de la patrie; et, pour aider à la propagation de leurs doctrines, ils fondèrent une société, dite *Société gothique*. Ce mouvement ne devait point se borner à la littérature; il réagit aussi sur l'art. On proclama que les types de la mythologie et de l'histoire du Nord valaient bien ceux de la mythologie et de l'histoire de Rome et d'Athènes; qu'ils valaient mieux surtout que les fantaisies énervées et faussement sentimentales de l'école de Boucher, dont les ateliers de Stockholm se repaissaient alors presque exclusivement. En conséquence, une société artistique fut fondée, sur le modèle de la Société gothique, dans le but d'initier les disciples de l'art à l'esthétique nouvelle et de le régénérer dans ses diverses manifestations. Fogelberg fut un des premiers à s'associer à ce mouvement et à en provoquer l'application pratique. La Société gothique ayant organisé une exposition, il y envoya trois statues, représentant les principaux dieux de la mythologie scandinave : Odin, Thor et Frey. Ces trois statues excitèrent l'admiration générale, et contribuèrent plus que toutes les théories à rallier le public à la cause des phosphoristes. L'Académie, il est vrai, en sa qualité de corps officiel et constitué, protesta, résista; mais enfin, comme il arrive toujours, le calme succéda peu à peu à la lutte violente; les deux partis sacrifièrent, chacun de leur côté, leurs doctrines trop exclusives, et, sans que le passé perdît rien de ce qui méritait en lui d'être conservé, l'innovation s'acclimata insensiblement et jouit en paix de la place qu'elle avait conquise au soleil.

Fogelberg poursuivit ses travaux avec un succès toujours croissant. Cependant le désir de visiter l'Italie, désir naturel à tout artiste, s'était depuis longtemps emparé de lui, et il songea à le satisfaire. Sergel, d'ailleurs, qui ne cessait de lui faire de ce pays les descriptions les plus enthousiastes, lui avait dit sur son lit de mort, en l'exhortant à aller à Rome : « Un sculpteur ne peut vivre et travailler ailleurs qu'en Italie. » Soutenu par un subside de l'Académie, Fogelberg quitta la Suède en 1820, c'est-à-dire à l'âge de trente-quatre ans, et se rendit d'abord à Paris, où il fréquenta, pendant une année, les ateliers de Bosio et de Guérin; puis, ce dernier ayant été nommé directeur de l'École française à Rome, il l'y suivit sans plus tarder.

Arrivé à Rome, Fogelberg demeura pendant quelques jours comme étourdi de toutes les magnificences qui se déroulaient devant ses yeux. Longtemps même il lui fut impossible de rien produire; car, en présence des grands chefs-d'œuvre et des monuments imposants de la ville éternelle, il prit en dédain les projets qu'il avait apportés avec lui et les jugea indignes d'être mis à exécution. Il endossa donc de nouveau la livrée de l'écolier, fréquentant les ateliers pendant le jour, et consacrant une partie des nuits à dessiner. Ce n'est qu'après de longues études qu'il ressaisit enfin son ciseau, et se mit à tailler le marbre. Deux statues, deux chefs-d'œuvre, *Mercure* et *Pâris*, furent les fruits de ce premier travail. Une troisième vint bientôt s'y joindre : l'*Amour dans une coquille*, qu'un amateur français acheta, et envoya à l'Exposition de Paris (1827), où elle excita un véritable enthousiasme. C'est le seul des ouvrages de Fogelberg qui soit parvenu en France.

Mais déjà le talent de Fogelberg entrait dans une phase nouvelle. Jusqu'alors, il n'avait fait que des figures au-dessous de grandeur naturelle; il aborda la sculpture monumentale. Tel était son projet depuis longtemps, projet dont il se préoccupait surtout lorsqu'il songeait aux dieux du Nord, ses premières créations. « Les dieux du Nord, écrivait-il à un de ses amis, offrent à l'art un champ magnifique; mais ce ne sont point là des figures de costume et de décoration, ce sont des figures héroïques, ou plutôt des caractères élevés à la plus haute puissance; ils doivent être traités, par conséquent, comme les anciens traitaient leurs dieux, et sur une échelle colossale. » Le roi Charles XIV Jean, qui suivait attentivement ses travaux et s'intéressait à sa gloire, lui fournit l'occasion de mettre son projet à exécution, en lui commandant un *Odin*, un *Thor* et un *Balder*, en marbre et de grandeur colossale. Ces trois statues ne firent pas moins sensation à Rome qu'à Stockholm. Fogelberg y déploya toute la force et toute l'originalité de son talent; les juges d'art furent unanimes à les applaudir. A l'occasion de l'envoi d'*Odin* en Suède (1832), l'Académie des beaux-arts de Stockhom reçut Fogelberg parmi ses membres, et Charles-Jean lui délivra le brevet de sculpteur de la cour.

Après, ou en même temps que les trois dieux du Nord, Fogelberg traita quelques sujets de fantaisie empruntés à l'antiquité : un *Amour vainqueur*, une *Vénus triomphante*, un *Apollon à la Lyre*, une *Hébé*, une *Psyché*, une *Baigneuse*, un *Achille blessé*, etc. Ce qu'on admire le plus dans ces statues, c'est, outre le charme et la grâce de l'exécution, un talent franchement original; Fogelberg a réussi à faire de la sculpture grecque sans copier servilement les anciens, et en restant lui-même. Citons encore, parmi les œuvres capitales du grand artiste, les statues de *Birger Jarl*, de *Charles XIII*, de *Gustave-Adolphe* et de *Charles XIV Jean;* l'œuvre entier de Fogelberg comprend plus de quarante pièces, la plupart de premier ordre.

Fogelberg avait de son art une opinion transcendante; il ne croyait jamais avoir atteint l'idéal qu'il se proposait. C'est pourquoi, il étudiait sans cesse; il étudiait surtout les anciens, mais avec un esprit indépendant et sans accepter pour guide aucun critique. C'était, dans toute la force du terme, un artiste savant; quand il appréciait une œuvre, son jugement n'était pas seulement inspiré par une rare faculté d'intuition, il l'était encore par une connaissance approfondie de l'histoire et une esthétique exercée qui pénétrait dans tous les détails. L'archéologie l'intéressait particulièrement, et comme sa vie était simple et frugale, il employait tout l'argent qu'il épargnait pour lui-même, ou qu'il ne consacrait pas à la bienfaisance, à rassembler des collections précieuses.

Depuis son départ pour Rome, en 1820, il n'avait visité son pays qu'une seule fois, en 1845. Il y retourna en 1854. L'accueil qu'il y reçut fut splendide; son séjour à Stockholm ne fut qu'une suite de fêtes. Le roi le nomma commandeur de l'Etoile polaire, distinction qui n'avait été accordée jusqu'alors à aucun artiste. Cependant, sa santé déjà ébranlée réclamait le soleil d'Italie; il se remit en route; mais, en passant par Trieste, il y fut atteint d'un mal subit qui l'emporta en moins de deux jours. Il mourut le 22 décembre 1854. Son corps, rapporté en Suède, y fut l'objet d'honneurs extraordinaires. L'Académie de Stockholm, cette même Académie qui avait critiqué si violemment ses premiers essais mythologiques, prononça son oraison funèbre et consacra sa mémoire par une glorieuse médaille. La nation tout entière s'associa à ces témoignages si bien mérités, et le roi ordonna d'acheter pour le compte de l'Etat tous les ouvrages terminés ou non que l'illustre sculpteur laissait après lui. L'*Œuvre* de Fogelberg a été publié en français par M. Casimir Lecomte, en 1856. Il forme un magnifique volume in-folio, avec 37 planches gravées sur cuivre.

FOGGIA, en latin *Fovea*, ville d'Italie, ch.-l. de la prov. de Capitanate, à 127 kilom. N.-E. de Naples, dans une vaste plaine; 32,493 hab. Tribunal civil de la province; tribunal de commerce; bibliothèque publique; important commerce de bétail et de grains; centre du commerce des laines de la province. Beau palais bâti par l'empereur Frédéric II; église collégiale; douane. Fondée au IXe siècle, Foggia, après avoir été saccagée en 1268 par Charles d'Anjou, qui y mourut en 1286, fut presque entièrement détruite, en 1741, par un tremblement de terre. Manfred y remporta une victoire éclatante sur les troupes du pape Innocent IV.

FOGGIA (Francesco), musicien italien, né dans les environs de Rome en 1604, mort dans cette ville en 1688. Successivement élève d'Antonio Cifra, de Bernardino Nanino et de Paolo Agostini, dont il épousa la fille, il profita si bien des leçons de ces célèbres contre-pointistes, que, tout jeune encore, il fut nommé maître de chapelle de Ferdinand-Maximilien, prince électeur de Cologne. Il passa plus tard, avec le même titre, au service du roi de Bavière, et enfin, a celui de l'archiduc Léopold. Il retourna ensuite en Italie, où il fut d'abord nommé maître de chapelle de la cathédrale de Narni, quelque temps après de celle de Monte-Fiasconi, puis attaché avec la même qualité aux églises de Santa-Maria di Aquiro, de Santa-Maria di Trastevere, et de Saint-Jean de Latran à Rome, où il resta de 1636 à 1661. En 1646, on lui offrit la maîtrise de Santa-Maria-Maggiore; mais il refusa ce poste, qui fut confié à Orazio Benevoli. De Saint-Jean de Latran, il fut nommé à Saint-Laurent de Damas, dont il dirigea la musique jusqu'en 1677. Vers cette époque, Abbatini étant mort, il accepta la maîtrise de Sainte-Marie-Majeure, qu'il avait refusée d'abord, et la conserva jusqu'à sa mort; il fut remplacé par son fils Antonio.

Les recherches de Baini sur la bibliothèque pontificale ont révélé la fécondité et le talent de ce compositeur, peu connu des historiens de son temps, mais dont le mérite est universellement admis aujourd'hui. Outre le grand nombre d'ouvrages portant son nom, qui se trouvent dans la bibliothèque papale, Baini affirme qu'il n'y a peut-être pas, en Italie, une seule église qui ne possède quelque échantillon de la fécondité et du génie de cet homme étonnant. Son influence sur l'art musical de son temps est indiscutable. Il a été le premier en Italie à écrire des fugues sur un mode nouveau, et l'exemple de son admirable style a réagi fort heureusement sur les compositeurs de l'école romaine.

FOGGINI (Pierre-François), archéologue italien, né à Florence en 1713, mort à Rome en 1783. Il entra dans les ordres, devint successivement sous-bibliothécaire du Vatican, membre de l'Académie de l'histoire pontificale, camérier secret, et enfin bibliothécaire du Vatican, en remplacement de Bottari (1775). Foggini jouit de la faveur de Benoît XIV, de Clément XIV, de Pie VI, et fut spécialement chargé de la surveillance du Collége anglais, de l'inspection du séminaire de la Sabine et de celle du collége de Bandinelli. Ce savant et laborieux archéologue a laissé, sur différents sujets d'érudition et d'antiquité, des dissertations, fruit de longues recherches dans les manuscrits du Vatican. Ses travaux les plus importants sont : *De primis florentinarum apostolis exercitatio singularis* (Florence, 1740, in-4°); *P. Virgilii Maronis Codex antiquissimus a Russio Turcio Aproniano distinctus et emendatus* (Florence, 1741, in-4°), édition en lettres onciales du fameux manuscrit de Virgile, conservé dans la bibliothèque des Médicis; *De romano B. Petri episcopatu* (1741, in-4°); *Appendix historiæ byzantinæ* (1777), etc.

FOGGY, petite île du Grand Océan boréal, près de la côte septentrionale de la Russie américaine, par 70° 30′ de latit. N., et 149° de longit. O. Elle a environ 12 kilom. de circonférence.

FOGLIA, rivière d'Italie, prov. d'Urbino-et-Pesaro, prend sa source au versant oriental de l'Apennin toscan, près de Sestino, coule du N.-O. au S.-E., et se jette dans l'Adriatique à Pesaro, après un cours de 57 kilom. C'est le *Pisaurus* des anciens.

FOGLIANO, famille noble de Reggio, qui se rangea au XIIIe siècle dans le parti des gibelins et rivalisa de puissance avec celles des Roberti, des Manfredi, etc. Au siècle suivant, plusieurs de ses membres s'emparèrent de la souveraineté de Reggio; mais, comprenant la difficulté de la garder, ils la cédèrent d'abord au roi Jean de Bohême (1331), puis à la maison de Gonzague.

FOGLIETA ou **FOGLIETTA** (Hubert), historien italien, né à Gênes en 1518, mort en 1581. Issu d'une noble famille de cette ville, il étudia les belles-lettres et la jurisprudence à Padoue et à Rome, puis revint à Gênes. La publication d'un ouvrage intitulé : *Della republica di Genova* (Rome, 1559), le fit exiler, dit-on, de cette ville, et ses biens furent confisqués. Foglieta se retira alors à Rome, où il trouva, dans le cardinal Hippolyte d'Este, un protecteur généreux, et dans sa maison un asile qu'il ne quitta plus. On a de lui plusieurs ouvrages qui le placent parmi les meilleurs écrivains latins de l'Italie. Ses principaux écrits sont : *Uberti Folietæ opera subseciva, opuscula varia* (Rome, 1579, in-4°), etc., recueil de divers opuscules historiques; *Historiæ Gennensium libri XII* (Gênes, 1585, in-fol.), le meilleur de ses ouvrages, qui a été traduit en italien par Serdanati; *De philosophiæ et juris civilis inter se comparatione libri tres* (Rome, 1586, in-4°); *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, réimprimé avec des additions (Rostock, 1594, in-8°), etc. Grævius a publié plusieurs opuscules de Foglieta dans son *Thesaurus antiquit. et histor. ital.*

FOGLIZZO, en latin *Foicium*, ville d'Italie, prov. et à 25 kilom. N.-N.-E. de Turin, sur la rive gauche de l'Orco; 3,225 hab. Belle église; ancien château. Commerce de chanvre d'excellente qualité, que les environs produisent en abondance.

FOGLÆ, petite île de la Russie, groupe d'Aland, à l'entrée du golfe de Bothnie, par 60° de lat. N. et 20° 30′ de long. E. Il s'y trouve une belle église, et l'on y fabrique le meilleur fromage des îles d'Aland.

FOGO, île de l'Amérique septentrionale, sur la côte N. de Terre-Neuve, par 49° 30′ de latit. N. et 56° 26′ de longit. O. 16 kilom. de longueur. Découverte, en 1534, par Jacques Cartier.

FOGO, **FUEGO** ou **SAINT-PHILIPPE**, une des îles de l'archipel du Cap-Vert, dans l'Atlantique, au S.-O. de San-Yago, et à l'E. de Brava, par 14° 50′ de latit. N. et 26° 40′ de longit. O.; 27 kilom. sur 23; 9,700 hab. Ch.-l., Luz. Côtes très-escarpées. A l'intérieur, volcan en activité (2,964 mètres d'élévation). Elle fait partie du district colonial portugais du Cap-Vert.

FOGUE s. f. (fo-ghe). Techn. Passage pour la navette dans la chaîne. ‖ On dit aussi FOULE.

FO-HI ou **FOU-HI**, empereur de la Chine, vers 3300 avant notre ère. Les légendes chinoises, singulières comme tout ce qui vient de ce peuple, le donnent comme fils d'un arc-en-ciel. Son existence, au reste, est attestée par des documents qui paraissent authentiques. Il est considéré comme l'un des fondateurs de l'ordre social en Chine, et il illustra son règne par plusieurs inventions utiles : le calendrier, la musique, l'agriculture, l'exploitation du sel, le tissage des toiles, l'institution du mariage, etc. On lui attribue encore l'invention de l'écriture (avant lui, on se servait de cordelettes nouées, coutume qu'on a retrouvée chez les Mexicains et les Péruviens). Cette écriture primitive se composait d'un simple trait combiné de diverses manières. Elle a précédé chez les Chinois l'écriture figurative ou hiéroglyphique.

FOHR (Charles-Philippe), peintre allemand, né à Heidelberg en 1795, mort en 1818. Il entra presque enfant dans l'atelier de Rottmann, peintre d'Heidelberg, qui profita de son talent déjà remarquable pour lui faire faire des copies de tableaux, qu'il vendait parfaitement; mais le jeune élève ne goûta pas longtemps un genre d'occupation qui l'empêchait de se livrer à l'étude immédiate de la nature, et, quittant l'atelier de son maître, il se rendit à Darmstadt, où, grâce à l'appui du riche conseiller aulique, Issel, il se forma seul et devint en peu de temps un peintre de paysages d'un grand talent. Ses œuvres de cette époque consistent en un grand nombre de dessins au crayon et d'aquarelles, qui se trouvent aujourd'hui en la possession de la grande-duchesse de Bade. Cette princesse accorda à l'artiste une pension de 400 florins, qui lui permit d'aller compléter ses études à Munich d'abord, puis à Rome, où il s'attacha à Joseph Koch. Il y exécuta deux toiles remarquables, qui établirent sa réputation dans la capitale du monde chrétien, savoir : un *Château au sommet d'une montagne*, et un *Paysage pittoresque, entremêlé de rochers et de chutes d'eau*. Tout semblait lui promettre l'avenir le plus brillant, lorsqu'il se noya en se baignant dans le Tibre, au moment où il se préparait à parcourir l'Italie méridionale et la Sicile. — Son frère, Daniel FOHR, né à Heidelberg en 1807, mort à Carlsruhe en 1862, où il était peintre de la cour de Bade, s'est également acquis une réputation distinguée comme paysagiste.

FOI s. f. (foi — lat. *fides*, proprement lien, engagement, sûreté; de la racine sanscrite *badh*, lier, attacher, l'aspiration s'étant déplacée et transportée de la seconde consonne à la première). Ferme adhésion de l'intelligence à la vérité qu'elle reconnaît ou qu'elle croit reconnaître : FOI *politique*. FOI *religieuse. La* FOI *humaine est toujours fautive et douteuse.* (Boss.) *La* FOI *ne peut pas être autre chose que le consentement de la raison à ce que la raison comprend comme vrai.* (V. Cousin.) *C'est la* FOI *à la nécessité d'un homme qui a fait la monarchie et qui a fait la féodalité.* (F. Pillon.)

Qu'il est beau d'être ferme en sa *foi* dans le bien,
De ne jamais au doute abandonner son âme!
A. BARBIER.

— Confiance : *Un peuple sans* FOI *à ses maîtres leur obéit, mais les méprise.* (Jouffroy.) *Le socialisme, c'est la* FOI *dans l'avenir.* (E. de Gir.)

— Obligation reconnue ou résultant d'un engagement pris; fidélité à ses engagements : *Violer sa* FOI. *Garder sa* FOI. *Le prince qui rompt sa* FOI *ne trouve pas de* FOI. (E. Pasquier.) *On ne doit pas garder la* FOI *à qui ne la garde pas envers Dieu.* (Innocent III.)

La *foi* d'un ennemi doit être suspectée.
RACINE.

Cultivez vos amis, soyez homme de *foi*.
BOILEAU.

... Je veux, si jamais on engage ma *foi*,
Un mari qui n'ait pas d'autre livre que moi.
MOLIÈRE.

— *Bonne foi*, Intention droite; franchise : *Agir avec* BONNE FOI. *La* BONNE FOI, *simple et naïve, est sans détours.* (Shakespare.) *La* BONNE FOI *est une fidélité sans défiance et sans artifice.* (Vauven.) *Quand la* BONNE FOI *règne, la parole suffit, et quand elle n'a pas lieu, le serment est inutile.* (Raynal.) *La* BONNE FOI *en politique est une niaiserie.* (A. Karr.)

Qui va de *bonne foi* hait les discours frivoles.
CORNEILLE.

L'ardeur de s'enrichir chasse la *bonne foi*.
BOILEAU.

‖ Ignorance de ce qu'il y a de défectueux dans l'acte que l'on accomplit : *Posséder de* BONNE FOI *le bien d'autrui. Je croyais, de* BONNE FOI, *vous faire plaisir. La* BONNE FOI *excuse les actes les plus coupables.*

— *En bonne foi, De bonne foi*, A parler franchement : EN BONNE FOI, *vous avez eu tort.* DE BONNE FOI, *ses offres ne sont pas acceptables.*

— *Mauvaise foi*, Intention coupable : *La* MAUVAISE FOI *est un grand fléau pour le commerce. L'ignorance, la passion, peuvent toujours s'excuser; la* MAUVAISE FOI, *jamais.* (Proud.) ‖ Défaut de franchise, intention de tromper : *La* MAUVAISE FOI *est toujours nécessaire à quiconque veut d'un état médiocre s'élever à un plus grand pouvoir.* (Machiavel.) *L'Eglise souffre presque autant de l'ignorance que de la* MAUVAISE FOI *de ceux qui s'expriment en son nom.* (Toussenel.)

— *Foi punique*, Mauvaise foi, dans le langage des Romains, chez qui la mauvaise foi des Carthaginois (*Pœni*) était célèbre.

— *Profession de foi*, Déclaration expresse de ses convictions : PROFESSION DE FOI *politique, sociale, religieuse. Faire sa* PROFESSION DE FOI. *Sans un Dieu, fabricateur souverain, l'univers et l'homme n'existeraient pas : telle est la* PROFESSION DE FOI *sociale.* (Proudh.)

— *Digne de foi*, Qui mérite d'être cru : *Un récit* DIGNE DE FOI. *Une nouvelle* DIGNE DE FOI. *Un témoin* DIGNE DE FOI.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu *digne de foi*.
RACINE.

— *Sur la foi de*, A cause de la confiance que l'on accorde à : *Entreprendre une affaire* SUR LA FOI DE *ses amis. Rester en paix* SUR LA FOI DES *traités. Il faut croire,* SUR LA FOI DU *genre humain, les vérités universelles.* (De Bonald.)

Le plus sage s'endort *sur la foi des zéphyrs.*
LA FONTAINE.

— Ellipt. *Foi de*, Je le jure sur ma foi de : FOI D'*honnête homme, je n'en ai rien dit.*

— *Ma foi; Par ma foi; Sur ma foi*, En vérité : MA FOI, *oui.* MA FOI, *non.* PAR MA FOI, *je n'en sais rien.*

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fira.
RACINE.

— *Faire foi*, Mériter d'être cru : *Un témoignage ne* FAIT FOI *que lorsqu'il est désintéressé.* ‖ Prouver, attester : *Ces papiers* FONT FOI *de la justice de vos prétentions.*

— *Jurer sa foi*, Engager son honneur par un serment : *Le duc* JURA SA FOI *qu'il ne s'en irait point sans les avoir pris à discrétion.* (De Barante.) ‖ *Foi jurée*, Obligation qui résulte d'un serment : *J'ai l'honneur de ne rien comprendre de tout ce qu'on dit pour justifier le mépris de la* FOI JURÉE. (A. Karr.)

— Théol. Adhésion volontaire aux dogmes religieux : *Ne faites violence à personne pour l'amener à la* FOI. (Concile de Tolède.) *Voilà ce que c'est que la* FOI *: Dieu sensible au cœur, et non à la raison.* (Pasc.) *Il est essentiel à la* FOI *de ne pas voir et de croire ce qu'on ne voit pas.* (Bourdal.) *La* FOI *est l'obéissance de la raison, l'amour l'obéissance du cœur, la vertu l'obéissance des sens.* (Lamenn.) *La* FOI *n'est pas seulement un acte d'intelligence, mais aussi un acte de volonté.* (Lacordaire.) *S'il est beau de mourir pour son pays, il ne l'est pas moins de mourir pour sa* FOI. (Proudh.) *La* FOI *est une aveugle volontaire : elle ferme les yeux pour voir clair.* (E. Dollfus.) *Il faut la* FOI *pour arriver à la* FOI. (Bautain.)

La *foi* qui n'agit point, est-ce une *foi* sincère?
RACINE.

Il est beau de mourir pour conserver sa *foi*.
VOLTAIRE.

La *foi*, source féconde en sublime rosée,
Ne peut plus retomber sur cette terre usée.
A. BARBIER.

‖ *Foi divine*, Foi religieuse fondée sur la révélation. ‖ *Foi humaine*, Croyance fondée sur la raison, sur le témoignage humain, ou celui des sens.

— Par ext. Religion, ensemble des doctrines religieuses : *Porter, prêcher, établir la* FOI *dans une contrée.*

— *Foi du charbonnier*, Foi ferme et naïve; se dit par allusion à la légende d'un charbonnier qui, poussé par le diable, lui répondit constamment : Je crois ce que l'Eglise croit. ‖ *Foi du centenier*, Foi pleine de confiance; se dit par allusion au centenier de l'Evangile, qui vint demander à Jésus de guérir son serviteur : *La* FOI DU CENTENIER, *la* FOI DU CHARBONNIER *sont passées en proverbe.* (P.-L. Courier.)

— *Article de foi*, Dogme sur lequel l'Eglise